

Texte d'ANALYSE
n°20/2015

LE FEMINISME ET SES MOUVEMENTS

Publication sur site web :
décembre 2015

L'auteure

Valérie LOOTVOET,
*journaliste, sociologue, est
directrice de l'Université
des Femmes depuis 2008.*

Le féminisme, qu'est-ce que c'est et pourquoi faire ?

Tournées en ridicule, conspuées pour leur prétendue détestation des hommes, soupçonnées d'avoir une sexualité « déviante » (entendez « lesbienne », insulte suprême en patriarcat), les féministes ont eu, dans les années 70, bien des difficultés à s'imposer, et les héritières connaissent les mêmes soucis, basés sur une autre rhétorique : « Avant, c'était nécessaire, maintenant, vous avez tout ». Ce que la sociologue Christine Delphy nomme le « mythe de l'égalité déjà là »¹. Et ce à quoi la féministe historique Benoîte Groult répond : « C'est pourquoi, à toutes celles qui vivent dans l'illusion que l'égalité est acquise et que l'histoire ne revient pas en arrière, je voudrais dire que rien n'est plus précaire que les droits des femmes ». Mais qu'est-ce donc ce que le féminisme, au-delà des stéréotypes qui sont accolés à ses militantes ?

La définition qu'en donne Françoise Collin, est celle d'un « mouvement social et politique qui concerne la moitié de l'humanité, mais qui n'a ni fondateur ni fondatrice, ni doctrine référentielle, ni représentantes autorisées, ni parti, ni membres authentifiés par quelque carte, ni stratégies prédéterminées, ni territoire, ni représentation consensuelle [...] »².

Pas facile, donc d'en fournir une définition précise ! Car, en effet, le féminisme n'a pas de manifeste, pas d'ouvrage qui en pose les fondements... Mais on peut peut-être pointer quelques caractéristiques indispensables à la construction d'une lutte féministe !

Un mouvement qui porte sur l'ensemble des discriminations faites aux femmes

Qu'il s'agisse de droits civils (lutte pour le droit de vote), d'écart salarial (encore près de 17% en Belgique à tâche égale), de discriminations en termes de droits sociaux (le statut de cohabitant touche une grande majorité de femmes), de lutte pour ses droits sexuels et reproductifs (contraception et IVG ; création des planning familiaux), d'égalité

parentale (statut égal des parents), de lutte contre la division sexuelle du travail (les femmes continuent d'accomplir 80% des tâches ménagères), de représentation politique (encore largement insuffisante), de lutte contre les violences conjugales et sexuelles (viol, viol conjugal,...), de protection des enfants (comme indissociable de la condition des femmes), le mouvement féministe balaie l'ensemble des situations dans lesquelles se trouvent les femmes... qui sont des hommes comme les autres, et sont donc partout, en tous domaines... mais bien discriminées en raison de leur sexe³.

Un mouvement collectif mû par la volonté de faire disparaître le patriarcat

Lieu de discussions incessantes, le féminisme est un *mouvement social* : il vise donc une transformation en profondeur de la société dans laquelle il évolue. C'est un mouvement social *progressiste*, en ce sens qu'il vise à promouvoir la destruction d'un système de domination.

Le féminisme est *collectif* avec un but : les luttes qu'il engage sont pensées collectivement et sont inscrites dans une volonté *d'éradication du patriarcat*. Ces conditions font sens dans la lutte féministe. En effet, constituer un collectif de femmes ne suffit pas à en faire un collectif féministe. De même, si l'on peut se dire féministe individuellement, il n'en reste pas moins difficile de déterminer toute seule dans son coin une réflexion et une confrontation avec d'autres.

Son but ? Réaliser l'*émancipation* des femmes en visant la *suppression du patriarcat*. Ce système social, qui régit une grande majorité des sociétés humaines, est dominé exclusivement par les hommes, et même si nous connaissons des progrès, force est de constater que, si des femmes parviennent au pouvoir de manière ponctuelle, les hommes y sont de manière structurelle.

Une volonté de changer en profondeur les rapports entre les femmes et les hommes

Une des questions récurrentes qui revient actuellement est le rôle des hommes dans le féminisme. Certes, comme le dit Nicole Van Enis, « Le féminisme est un mouvement social qui concerne autant les hommes que les femmes puisqu'il s'agit de rapports sociaux de sexe, de rapports de pouvoir entre eux ». Les deux définitions reprises ci-dessus dénoncent l'organisation hiérarchisée des rôles attribués à l'un ou l'autre sexe : l'ordre des genres. Le *Dictionnaire critique du féminisme*⁴ écrit ceci : Penser en termes de rapports sociaux de sexe, c'est prendre en compte la

diversité des rapports sociaux fondamentaux qui structurent la société (rapport de classe, de genre, notamment). C'est considérer également que tout mouvement social est « sexué », pas seulement en fonction du sexe biologique de ses participant-es, mais avant tout parce qu'il reflète, et parfois met en cause, la division sociale et sexuelle du travail et les rapports de pouvoir entre hommes et femmes dans la société. En analysant les interactions entre hommes et femmes, en chaussant des lunettes genre, c'est-à-dire en privilégiant l'analyse des rôles de l'un et l'autre dans la société, en soulignant la hiérarchisation de ces rôles, on fait apparaître les contraintes de la société patriarcale qui pèsent sur les femmes. Cette perspective permet également de mettre en évidence les difficultés identitaires des hommes face aux changements »⁵.

Un mouvement par et pour les femmes... avec le soutien des hommes ?

Des penseurs pro-féministes tels Léo Thiers-Vidal ont investigué ces difficultés identitaires et proposent aux hommes une perspective critique sur leur propre fonctionnement. Il permet d'introduire l'une des deux questions récurrentes actuellement sur le rapport entre les femmes et les hommes dans le mouvement féministe : quel rôle doivent avoir ceux-ci au sein du féminisme? Des pistes de positionnement des hommes ont été pensées par des hommes pro-féministes et elles méritent le détour. Thiers-Vidal, par exemple, invite les hommes de gauche à « penser les rapports sociaux de sexe à partir d'une position oppressive »⁶ et John Stoltenberg propose lui de « refuser d'être un homme »⁷, ce qui implique de dire publiquement les processus effectifs de domination mis en place par les hommes. Ce qui ne signifie pas que les hommes progressistes ne puissent pas se constituer en soutien, (et c'est pour cette raison qu'on en parle alors en termes de « pro-féministes » afin de ne pas usurper le terme), ce qui implique pour eux de respecter les décisions des femmes, de relayer respectueusement leur parole, d'accepter le décentrement de soi pour poser les enjeux centraux sur les femmes, de ne pas se draper du féminisme pour exploiter sexuellement les militantes. Une autre manière pour les hommes de soutenir les associations peut aussi être, simplement, de soutenir matériellement des associations et groupes féministes souvent sous-financés ou ne bénéficiant d'aucune aide matérielle.

A côté de cette question de rôle intervient aussi la question de la place des hommes, qui est également très prégnante dans les discours actuels. Elle intervient dans le questionnement sur la pertinence de la (non-) mixité du mouvement. Les féministes sont toutes assez unanimes sur ce point. Si il y a dans la lutte des moments mixtes, et qu'il faut qu'il y en ait⁸, le féminisme est fait et doit être pensé et fait *par* et *pour* les femmes car ce sont elles qui vivent l'oppression masculine et ont à déterminer les

objectifs de leur lutte. Il s'agit bien de penser sa condition, son positionnement social en tant que femme (et non pas en tant que « nature ») inscrite dans une démarche d'abolition du patriarcat... car être femme n'équivaut pas à être « féministe ». Des femmes peuvent se réunir pour nombre de raisons... qui n'en seront pas pour autant féministes si elles ne visent pas l'émancipation collective des femmes.

Un mouvement qui dénonce les violences patriarcales... par la non violence

Désirant penser un « autre monde », le féminisme propose un projet de société humaniste et pacifique, à l'inverse des valeurs viriles qu'il dénonce. Ainsi, comme le dit la féministe Benoîte Groult, « le féminisme n'a jamais tué personne, le machisme tue tous les jours ». Au contraire de tous les autres mouvements sociaux, le féminisme est caractérisé par une résistance active et sans violence en « en appelant à l'intelligence et à la conscience de l'autre »⁹.

La question des violences a constitué un enjeu fondamental pour les féministes. Celui de l'opposition aux luttes armées¹⁰, ou aux violences quotidiennes des hommes. Le féminisme s'est et continue à s'attaquer aux violences masculines qui touchent spécifiquement les femmes comme moyen de maintien de la domination masculine. L'argument est que le « temps de paix n'existe pas pour les femmes »¹¹, celles-ci étant à la fois victimes de graves violences de la part de leurs conjoints, violences redoublées par des institutions qui ne les protègent pas ou peu. Les féministes tentent de mettre en valeur l'exonération sociale des hommes de leurs propres violences, mettant ainsi en lumière la minimisation des peines pour les auteurs de meurtres conjugaux et de filicides en comparaison avec les auteurs de ces mêmes types de crimes.

Ou encore, elles invitent à une lecture critique du traitement des violences conjugales fait par la presse. Celle-ci propose une vision individuelle et psychologisante des violences alors que celles-ci sont au contraire profondément enchâssées dans le social et la socialisation masculine. De ce fait, ce traitement occulte les violences masculines, comme le montre l'ouvrage de la psychologue Patrizia Romito dans son ouvrage *Un silence de mortes*¹²: Y « sont examinées en premier lieu les techniques d'occultation que sont l'euphémisation, la déshumanisation, la culpabilisation, la psychologisation, la naturalisation et la compartimentation. Une fine analyse (y) est faite des mécanismes langagiers d'escamotage qui ont pour effet de faire disparaître les hommes de la violence. Ainsi, l'utilisation largement répandue de termes tels que : conflits domestiques, différends conjugaux, violence familiale,

famille maltraitante. Même les écrits provenant d'organisations internationales ou de gouvernements, censés lutter contre la violence et la prévenir, parlent de violence sur les femmes ou les petites filles, mais rarement ou jamais de violence masculine. »

Face à ces violences, les féministes vont développer un arsenal d'outils : maison et refuges pour les femmes fuyant les violences de leur conjoint, outils juridiques nationaux (PAN, plans d'actions nationaux contre les violences) et internationaux (voir la récente convention d'Istanbul¹³)... Des associations invitent aussi à lutter contre ces violences en développant, avec un public de femmes de tous âges, des moyens de se défendre par l'autodéfense féministe. En Belgique, l'association Garance propose ainsi des cours d'autodéfense verbale et physique qui inclut une réflexion politique sur le développement de solidarités entre les femmes¹⁴.

Un mouvement pluriel qui intègre les différentes formes de domination

Si la fin est bien celle de l'émancipation des femmes, les moyens imaginés pour y parvenir peuvent être conçus de manière très différente, ce qui fait que l'on pourrait davantage parler de féminismes pluriels plus que de féminisme au singulier. Des féminismes divers, selon les lieux, les temps, les époques et les courants d'appartenance auxquels ils sont appariés (féminisme marxiste, éco-féminisme, féminisme matérialiste et radical, féminismes des *standpoint*, *black feminism*, féminisme lesbien, etc...) et les époques, souvent pensées comme une succession d'étapes¹⁵. Cette imbrication des rapports sociaux, c'est-à-dire des rapports d'opposition entre groupes sociaux, est pensée par différents courants situés tant en Europe qu'aux États-Unis.

La sociologue Danièle Kergoat théorise ainsi, avec d'autres, le concept de consubstantialité des rapports sociaux de sexe pour qualifier la façon dont les rapports de pouvoir non seulement s'imbriquent mais se recomposent de façon permanente et ont des effets profondément factuels et matériels¹⁶. Aux États-Unis, dans une optique plus culturelle, les militantes du *Black feminism*¹⁷ inviteront à penser les dominations de manière plurielle, les femmes noires ne vivant pas les mêmes types de discrimination que les femmes blanches, étant victimes à la fois de sexisme des hommes de toutes couleurs mais aussi de racisme quotidien dans un contexte ségrégationniste.

Le féminisme imbrique donc les rapports sociaux de pouvoir et embrasse, au-delà du patriarcat, la prise en compte des autres systèmes de domination, qu'elle soit exercées (par les dominants) sur les personnes précarisées, racisées, sur les enfants, sur les personnes

porteuses de handicaps ou encore sur les animaux...

Une conclusion pour entamer un parcours à soi ?

On le voit, les enjeux du féminisme sont complexes, pluriels et exigeants. Ils sont et restent pertinents dès que les grands pouvoirs, l'existence et la forme de ceux-ci sont exercés par les hommes (que ces pouvoirs soient légitimes, comme la police, par exemple, ou illégitimes, comme les mafias...). Pourtant, il n'est pas toujours facile de se dire féministe aujourd'hui, alors que ce mouvement concerne pourtant la « majorité minorisée », c'est-à-dire plus de la moitié de l'humanité : les femmes. Les féministes se battent au quotidien, dans un flux continu, pour développer des droits (ou les maintenir) pour toutes les femmes. Droits que les femmes ne sont pas obligées d'exercer, mais qu'elles ont dès lors à disposition. Bref, pas facile d'être féministe aujourd'hui. Mais impératif. Comme le dit Marie Donzel, blogueuse¹⁸ et militante du *leadership* féminin, « Tout le monde est aujourd'hui d'accord pour admirer « les Suffragettes » (le film, ndlr), ces femmes activistes qui ont pris tous les risques pour elles-mêmes, pour leur emploi, pour leur famille, pour leur réputation quand il fallait obtenir enfin un droit juste, celui pour les femmes de voter... Essayez seulement d'admirer aussi un peu, de temps en temps, ces militant-e-s féministes qui aujourd'hui, poursuivent le combat contre les inégalités ».

NOTES

Ce texte a été rédigé pour figurer dans le dossier pédagogique accompagnant la pièce de théâtre « MYZO ! Les Djinnns cachées au fond des caves » réalisée par le Darouri Express.

1. <http://www.monde-diplomatique.fr/2004/05/DELPHY/11173>, et voir la capsule <https://www.youtube.com/watch?v=oymTQ5mrr9M>, qui expose l'intervention de Christine Delphy sur ce thème.
2. Collin, F. & Kaufer, I., *Parcours féministe*, Bruxelles, Labor, 2005, p. 7.
3. Pour un état des lieux des discriminations en Belgique, voir les multiples rapports de l'Institut pour l'Egalité des Femmes et des Hommes (www.igvm-iefh.belgium.be) ou les avis du Conseil de l'Egalité des Chances entre Hommes et Femmes (www.conseildelegalite.be).
4. Hirata, Helena, et al., *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF,

Politique d'aujourd'hui, Paris, 2002, p.134.

5. Van Enis, Nicole, *Les termes du débat féministe*, http://www.barricade.be/sites/default/files/publications/pdf/etude_2010_-_les_termes_du_debat_feministe.pdf. Nicole Van Enis est aussi l'auteure d'un très bon ouvrage permettant de découvrir le féminisme : *Féminismes Pluriels*, Aden, Bruxelles, 2012.
6. Thiers-Vidal, Leo, « De la masculinité à l'anti-masculinisme : penser les rapports sociaux de sexe à partir d'une position oppressive » dans *Nouvelles questions féministes*, 2002/3, vol. 21.
7. Stoltenberg, John. *Refuser d'être un homme. Pour en finir avec la virilité*, éditions Syllepse, collection Nouvelles Questions Féministes, 2013.
8. Delphy, Ch., <https://www.youtube.com/watch?v=Fok4DoVgwpA>
9. Montreynaud, Florence, *Le féminisme n'a jamais tué personne*, Fidès, Paris, 2004.
10. Voir par exemple le travail fondamental des Femmes pour la Paix, dans Coenen, Marie-Thérèse et Huart, France, *L'Histoire du mouvement des Femmes pour la Paix*, Université des Femmes, Bruxelles, 2011.
11. Voir à ce sujet les essais de Andrea Dworkin et de John Stoltenberg.
12. Romito, Patrizia, *Un silence de mortes. La violence masculine occultée*. Syllepse, Paris, 2006.
13. Plus d'infos sur le site : <http://www.coe.int/fr/web/istanbul-convention>
14. Pour plus d'infos, voir www.garance.be.
15. Le féminisme contemporain aurait connu trois vagues : la première se situant au début du 20ème siècle et portant sur des revendications de droits de vote, la seconde se situant dans les années 70, fortement axée sur l'IVG, l'exploration des conditions matérielles dans lesquelles se déroulent la vie des femmes et le refus de l'essentialisation des sexes pour les évoquer en termes de construction sociale, une troisième vague apparaissant dans les années 80, davantage inscrite dans une perspective culturelle et libérale. Certaines avancent que ces vagues ne sont pas historiques mais correspondent au contraire à des conceptions et des options politiques du féminisme.

16. Kergoat, Danièle, « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux » in *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, sous la direction d'Elsa Dorlin, avec la collaboration d'Annie Bidet-Mordrel, Paris, Puf, Coll. Actuel Marx Confrontation, 2009, p. 111-125.
 17. Lire à ce sujet les écrits des auteures Kimberley Crenshaw (notamment « Cartographie des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du genre*, 2005/2, n°39) ou encore Sojourner Truth.
 18. Voir <http://www.eveleblog.com>
-